

KENNETH WHITE
**LA TRAVERSÉE
DES TERRITOIRES**

LE MOT ET LE RESTE

KENNETH WHITE

LA TRAVERSÉE DES TERRITOIRES

UNE RECONNAISSANCE

LE MOT ET LE RESTE

2017

« J'ai suivi mon chemin en dansant de Lunel
à Montpellier. J'ai continué à le suivre, toujours
en dansant, à travers Narbonne, Carcassonne
et Castelnaudary. »

Laurence Sterne, *Voyage sentimental*

« Dire ce qu'est un lieu n'est guère facile. Le lieu
est une chose, mais c'est aussi une puissance. Et puis,
dans un lieu, il y a d'autres lieux... »

Aristote, *Physique*

« Chaque fois que nous nous couchions sur la rive
d'un lac, nous entendions, arrivant de loin, net
et puissant, le cri du huart, un son extrêmement
sauvage, parfaitement à l'unisson du lieu, et de l'esprit
du voyageur. »

Henry D. Thoreau, *Les Forêts du Maine*

Prologue

Il y a la nation, il y a l'État. Mais à côté de la nation, à l'arrière de l'État, il y a le *territoire*.

Pour avoir été, d'abord, le nom donné à des lieux sauvages, ensuite un terme politique administratif, le mot « territoire » indique aujourd'hui, dans notre confuse contemporanéité, dans la déréalisation croissante et accélérée du monde super-moderne, un point d'intérêt névralgique, peut-être même un concept clé : à la fois terrain de base et espace de projection.

Je me souviens de la première fois que j'ai rencontré la notion de « territoire ». C'était au cours de ma lecture, à l'âge de douze ans, du livre *Huckleberry Finn* de Mark Twain. À la fin de ce récit fluvial, las de la civilisation représentée par sa tante Sally, las aussi des élucubrations romanesques de son camarade, Tom Sawyer, Huck Finn décide de « s'en aller vers le Territoire », le territoire en question étant le territoire indien, qui allait devenir, en 1890, « le territoire d'Oklahoma », et en 1907, « l'État d'Oklahoma ».

Mon premier territoire, le prototype de tous mes territoires, consistait en une vingtaine de kilomètres carrés dans l'arrière-pays d'un village sur la côte ouest de l'Écosse, où je lisais *Histoire naturelle de Selborne* de Gilbert White, et *Walden* de Henry Thoreau.

Depuis, j'en ai traversé beaucoup d'autres – nord, sud, est, ouest.

Ici, je me concentre sur la France, ma terre d'élection, où, en tant que Scoto-européen, j'ai décidé de situer ma vie et mon travail. Un pays qui s'approche depuis quelques années du genre d'anomie que je voyais autour de moi quand j'ai quitté la Grande-Bretagne à la fin des années soixante. Et ce n'est pas le recours au « roman national », au réenchantement sociétal, au symbolisme étatique qui changeront le contexte en profondeur.

Dans ce livre, je propose une *reconnaissance*.

Rien de systématique, rien qui ressemble à un tableau synoptique, comme chez Michelet, Vidal de la Blache, Reclus ou Braudel, ces historiens-géographes que j'ai beaucoup fréquentés. Mais peut-être avec une expérience existentielle et sensorielle qu'ils ne connaissaient pas, ou que, professionnellement, en tant que scientifiques, ils ne pouvaient se permettre d'exprimer.

L'autre soir, je relisais François Mauriac, habitant de cette région aquitano-bordelaise où j'ai longtemps vécu.

« Je suis un métaphysicien qui travaille dans le concret, écrit Mauriac dans son journal. Grâce à un certain don d'atmosphère, j'essaye de rendre sensible, tangible, odorant, l'univers catholique du mal. » Tout en pratiquant moi-même un certain « transcendantalisme », j'ai, pour dire le moins, peu d'acointances avec cet univers-là. Mais si Mauriac décrit la pensée figée, les supplices du cœur et les tortures de l'âme de toute une société évoluant entre Bordeaux et Bazas, en passant par Argelouse, il a aussi une sensation aiguë, une perception fine, des terres arides, pierreuses et brûlantes de la Guyenne, ainsi que des odeurs mouillées de la forêt et des rivières landaises : il sait « toucher la terre ». Dans son livre

Les Chemins de la mer, on trouve ceci : « La vie de la plupart des hommes est un chemin mort ».

Et la question, fondamentale, est posée : comment transformer des chemins de mort en chemins de vie ? Comment vivre afin de découvrir du réel à chaque pas ? Si l'on pense en termes de l'art d'écrire, je dirais : au moyen d'une prose qui ne soit pas confinée dans le genre du roman. Le romancier se contente de décrire tel ou tel aspect de la condition humaine. C'est une écriture socio-représentative. Mais d'autres écritures sont possibles, basées sur l'idée de *déconditionnement*, permettant d'aller d'un système clos à un système ouvert. Celles-ci passent par une poétique de la perception, du mouvement et de la méditation, qui suit les méandres des cours d'eau, et s'écrit au moyen, comme le disait Théophile Gautier, d'« un style de vieille roche et qui sent son bon lieu ». La connaissance, elle aussi, a un rôle à jouer. Je pense à la lecture des couches géologiques, à celle du système hydrographique ; à l'étude de la migration des oiseaux et des poissons ; à celle de la croissance organique. Avec toujours en tête la volonté de traduire ces éléments de connaissance scientifique dans un langage vivant, un « gai savoir » (*gai*, en vieux provençal, signifiant « vif », « vivifiant ») où, à l'exactitude logique se joint une présence sensible au monde.

C'est cela que j'expérimente dans ces pages.

K. W.
Côtes-d'Armor
Mai 2017

Le périple des marches normandes

I. Gare Saint-Lazare, départ

Tout commence, tout peut commencer à recommencer, dans la salle des pas perdus, à la gare de Paris-Saint-Lazare. Je m'y retrouvais l'autre soir, avec du temps devant moi, en attendant le train pour Rouen.

Au tout début des années soixante-dix, on pouvait voir dans ces parages un homme d'une trentaine d'années habillé d'un caban et d'une casquette de marin. Il n'était ni matelot, ni pêcheur, ni armateur. Interrogé par les Renseignements Généraux, il aurait dit (du moins à voix basse) qu'il était « l'esprit en dérive de l'Europe erratique ». À un critique littéraire, il aurait déclaré qu'il pratiquait la « poétique du littoral ». Sur son passeport (en fait *ses* passeports – il en avait deux), il se serait volontiers vu décrit comme un « homme de l'Atlantique nord ». En termes simplement socio-économiques, il était lecteur d'anglais à l'université de Paris VII, habitait le passage du Cheval-Blanc, place de la Bastille, fréquentait assidûment le Muséum d'histoire naturelle, lisait comme un enragé, composait lui-même un livre plutôt étrange d'exploration des rues et de l'esprit, et s'échappait de Paris le plus souvent possible, en général en

direction de la Normandie, où il louait une petite chambre dans de petits hôtels à divers endroits de la côte, de préférence en hiver. Il voulait la côte sans baigneurs, sans cinéma, sans parvenus deauvillesques : rien que le vent, la pluie, le poisson, le varech, éventuellement un quai et une taverne. Il aimait le lyrisme de la grisaille. Il faisait ses délices de journées entières de pluie ruisselant sur une vitre derrière laquelle de fortes vagues écumaient. Dans les poches de son caban, il avait d'un côté un livre (*Les Pas perdus* d'André Breton, *Thalassa* de Ferenczi, *Au bord de la vaste mer* de Strindberg...), de l'autre, un de ces gros carnets chinois rouge et noir (« *Made in Shanghai* ») qu'il achetait dans une petite droguerie chinoise en bas de la rue Monsieur-le-Prince. Dans ces carnets il consignait des sensations, des méditations, des bribes de texte et des poèmes, comme celui-ci, dédié à son manteau :

*Pluie terre et sel
ont imprégné le tissu

le parfum des filles
la puanteur des villes

vieux manteau
à qui rien de la vie n'est étranger

partons pour un nouveau voyage...*

Le train pour Rouen fut annoncé.

2. En roulant vers l'ouest

Le train n° 13149 fonçait le long de la Seine à travers la nuit pluvieuse. Je regardais défiler le paysage, mais sans y discerner grand-chose. Seulement, de temps à autre, une enseigne

lumineuse et une image brouillée: « Le Bon Vivant – Terrasse en bord de Seine ».

On a dit de la Seine-Maritime qu'elle n'est qu'une continuation des quais de Paris. Il y a du vrai là-dedans, mais pas toute la vérité, loin de là. Vient un moment où la Seine laisse derrière elle le béton et retrouve la craie, qui contient beaucoup plus de secrets, où elle devient le domaine des corbeaux et des cormorans. On quitte la scène de la ville lumière pour un territoire plus obscur, plus profond, aux accents plus rauques, qui connaît toutes les nuances du noir, du gris et du blanc.

Que de fois, sur le quai de la Rapée, regardant s'éloigner les péniches et tourner les mouettes, je me suis dit que je serais mieux dans une des villes salées du littoral, à Honfleur, ou au Tréport, par exemple, ou encore en train de suivre de petits chemins bordés de saules du côté de Portejoie (dans l'ancien temps, sans doute lieu d'un bordel pour mariniers), ou bien d'autres chemins bordés de lierre et de vieilles roses du côté du val de Reuil, aux atmosphères nervaliennes, et tous ces sentiers buissonniers qui passent par Beuzeville, Giberville, Sannerville, Bretterville, Sterville, Hérouville et Mondeville, sans oublier les résidences tranquilles aux persiennes proustiennes de Cabourg et de Houlgate...

Pendant que le train roulait vers l'ouest, d'autres images passaient dans ma tête, d'autres moments surgissaient de ma mémoire: cargos mugissant dans la brume au large du Havre, les remous de l'eau à l'endroit où la Seine rejoint l'Eure à Pont-de-l'Arche, la mer verte striée de blanc à Saint-Valéry, des bandes de colverts et de sarcelles sur l'étang de la Grande Noe, deux cygnes survolant l'estuaire.

Je me rappelais en particulier une excursion en voiture en compagnie d'un ami normand de Paris qui allait rendre visite à sa famille du côté d'Allouville (lieu de naissance du

flibustier Pierre Bellain d'Esnambuc, bien connu aux Antilles et plus particulièrement à la Martinique) et à qui j'avais demandé de me laisser à Yvetot, où, selon la chanson, avait vécu un roi, peu connu dans l'histoire, qui se couchait tôt et se levait tard, ce qui a donné lieu à cette autre note dans mon carnet de bord :

*Je me trouvais donc installé à l'hôtel du Havre
rue Guy-de-Maupassant, à Yvetot
partis de Paris nous avons longé la Seine
et traversé sous la pluie le plateau de Caux
dans la grisaille un héron gris battait des ailes
et des ruisseaux remplis d'herbes vertes coulaient sans bruit
à St-Wandrille, le crâne du saint
écoutait quarante moines chanter du grégorien
à l'hôtel du Havre, allongé sur mon lit
je n'écoutais rien d'autre que la pluie.*

Le n° 13149 continuait à foncer dans la nuit en direction de Rouen.

3. Rôderie rouennaise

J'ai toujours aimé Rouen.

Bien sûr, j'admire le gothique flamboyant de la cathédrale (tout en étant plus ému par le baroque du varech que l'on trouve sur les plages un peu plus loin), bien sûr, je ne traverse pas tout à fait avec indifférence la place où fut suppliciée l'héroïque et pathétique pucelle – mais je suis beaucoup plus attiré par cette plaque scellée dans un mur qui rappelle les expéditions de Cavelier de la Salle et de ses Normands au Québec et le long des rivages du Texas et de la Louisiane. Et je suis touché par le